

LE COLLEGE FRÉDÉRIC MISTRAL

Dans de précédents bulletins des A.V.A. (1), M. Garagnon a déroulé la trame historique des principaux événements qui ont marqué l'existence du collège Frédéric Mistral d'Arles de 1907 à 1977.

Dans une tranche de temps plus réduite, un "très ancien" élève va essayer de compléter cette intéressante étude en projetant un éclairage plus précis et plus intime sur les onze années consécutives (de 1927 à 1938) où il y a connu la vie de pensionnaire.

Avec le recul du temps ces souvenirs s'ordonnent selon quelques caractéristiques majeures dont je retiens notamment la stabilité, la rigueur et le climat familial.

Une telle approche ne saurait revêtir un caractère de témoignage, à la fois vivant et sincère, s'il ne comportait le rappel des noms de quelques uns des intéressés dont nous gardons généralement un souvenir amical ou ému suivant leur situation dans le rapport "élève-enseignant".

I. LA STABILITÉ

La stabilité est en quelque sorte consignée dans les petits opuscules qui, avec le titre de "palmarès", étaient lus et distribués au terme de chaque année scolaire, lors de la séance solennelle de la distribution des prix.

Il m'arrive de les feuilleter, à la recherche du nom oublié d'un professeur ou d'un ancien "collègue" de classe. Même format, même présentation par le même imprimeur F. Berthier, ils ne diffèrent que par la couleur de la couverture. En première page figure la date de la distribution des prix ; toujours un 13 juillet. La rentrée prochaine, en dernière page, est fixée, ne varietur, au^{er} 1 octobre pour les internes, au 2 octobre pour les externes, avec un décalage d'un jour lorsque ces dates tombent un dimanche.

Chaque année la présidence de la cérémonie est assurée par une personnalité qui peut être le président des anciens élèves, F. Calment, en 1929, l'inspecteur primaire, M. Masson, en 1930, le sous-préfet, M. Dautresme, en 1932, le conseiller d'arrondissement, H. Bellon, en 1934. C'est devant une impressionnante scène du théâtre municipal, occupée par la totalité du corps enseignant en toge, attributs et décorations, que le discours d'usage est prononcé sur un sujet correspondant à la discipline

(1) bulletins n^{os} 30 à 35

de l'orateur. M. Biasse, en 1929, nous brosse un tableau d'histoire locale, M. Macchia, en 1930, brille dans un sujet de littérature classique. De quoi peut nous entretenir M. Gillardeaux si ce n'est de gymnastique et de jeux olympiques, en 1933, et M. Sunyach de sciences naturelles, en 1934 ? Dans le créneau ménagé pour l'école supérieure qui partage les mêmes locaux M. Lourdin nous raconte, en 1932, la réception fastueuse à Arles de Louis XIII, si mes souvenirs sont exacts.

En revanche, bien peu de changements dans la liste des personnels du collège, à la page 2 de ces mêmes bulletins. Pendant onze ans, en effet, le même principal, M. Pêcheux, symbolise la pérennité de l'institution avec sa froide rigueur, ses longues moustaches roulées en pointes, son écriture régulière si caractéristique avec des déliés filiformes et des pleins exagérément appuyés. Il paraît constituer un couple indissociable avec le surveillant général Ferrari. Ce dernier constituant la cheville ouvrière de l'administration, est partout, sait tout, connaît mieux que personne les états d'âme de chaque élève et plus particulièrement des pensionnaires, et cela depuis fort longtemps. Ne dit-on pas qu'il continue, en 1938, par habitude, à se faire tailler sa grande barbe rue de la République, depuis le temps où le collège était encore au palais de Laval : c'est-à-dire en 1905 ! on l'appelle "le cosi". Il a une grande expérience de l'autorité. Il sait se faire craindre sans avoir trop à sévir car ses déplacements sont aisément décelables au tintement du grelot du petit chien qui le précède et à la forte odeur du tabac, riche en nicotine, qui l'enveloppe constamment.

En troisième position sur la liste figure encore le médecin B é r a u d , q u ' o n n e v o i t g u è r e a u c o l l è g e q u e l e j o u r d e l a vaccination obligatoire pratiquée dans la salle du réfectoire et qui est loin d'avoir la réputation de son confrère, le dentiste, Dauphin, qui ne manque pas chaque année de venir prononcer la même conférence anti-alcoolique que nous accueillons avec une certaine dérision.

Pareille stabilité se retrouve à tous les niveaux, qu'il s'agisse du corps enseignant, du personnel de service, des élèves eux-mêmes.

Une génération de collégiens arlésiens a ainsi bénéficié d'une formation classique jusqu'à la caricature, avec des professeurs de lettres comme M. Troncard et M. Macchia dont les deux lobes du cerveau nourris l'un de grammaire grecque ou latine, l'autre de littérature française, paraissaient baigner dans un bain de culture résolument provençale qu'il n'était pas de bon ton, à l'époque, de manifester officiellement. Le premier se défoulait dans le cadre de

l'Académie d'Arles dont il fut un conférencier assidu. Le second se laissait aller à évoquer la similitude des paysages helléniques et romains avec ceux de sa "Venise provençale" natale chantée par son idole Charles Maurras.

M. Biasse était le titulaire permanent d'une chaire d'histoire créée tardivement au collège d'Arles, collant fidèlement au programme d'un manuel qui, pour s'appeler le Mallet, puis le Mallet et Isaac, puis l'Isaac tout court, n'en comportait pas moins les mêmes gravures, les mêmes titres de chapitres et les mêmes légendes de notre histoire nationale. En revanche, on était discret sur le passé de notre cité si riche en vestiges, au point qu'on pouvait fréquenter pendant une décennie ce vénérable établissement sans entendre dire que c'était un ancien couvent. N'aurait-il pas été fort instructif de faire le parallèle entre les grands événements qu'ont été la Ligue, la Révolution, la Restauration, et le passage de l'ordre des franciscains de l'Observance à celui des Récollets, puis aux Carmélites ?

Il ne faut certes pas imputer au changement trop fréquent de professeur le fait qu'aucun élève n'ait jamais su parler anglais au terme de sept ans d'études dans la classe de M. Lafoux. C'était peut-être la faute à la méthode livresque qui débutait en 6 par "Tom-Tit-Tot" et se terminait en terminale par le "English Traits" d'Emerson, en s'appuyant sur l'étude de listes impressionnantes de noms, verbes et adjectifs, tirés d'un "practical word book" qui comptait aussi des proverbes et expressions que de véritables anglais m'ont avoué, plus tard, n'avoir jamais connus.

Je n'ai connu qu'un seul professeur de dessin, M. Gadiot, ce gardian amateur, venu des Charentes, qui avait tout assimilé de la Camargue à l'exception de l'accent qu'il conservait très pointu pour prescrire, au début de chaque année scolaire, l'achat du papier canson, de la boîte de "crayolor" et du crayon "mindplomb" qui servirait à tracer à main levée la redoutable bouteille.

Même omniprésence, dans l'espace et dans le temps, du professeur de gymnastique, M. Gillardeaux, auquel il fallait beaucoup de foi en sa discipline pour développer souplesse et musculation chez la totalité des élèves qui, été comme hiver, n'avaient d'autre point de déshabillage que l'abri du préau et la cour pour salle d'exercice. Chaque classe à tour de rôle évoluait ainsi en plein air et la voix du professeur rythmant les mouvements de la tête, des bras, du tronc et des jambes, emplissait les salles studieuses : une, deux, trois... quatre, une, deux, trois,... quatre, pour finir, comme une soupape, par le traditionnel ce...ssez, relayé ensuite par le sifflet strident de l'arbitre des grands jeux qui meublait la deuxième partie de la séance.

La continuité apparaissait encore dans la fiction du professeur d'allemand qui n'avait jamais plus de cinq à dix élèves pour l'ensemble de toutes les classes secondaires, ceux qui étaient arrivés en cours de scolarité d'un lycée du Nord ou de l'Est, après avoir débuté dans la langue de Goethe. Et jusqu'à son départ à la retraite, en 1938, M. Camille Pommaret, ce professeur au caractère si doux, ne justifiera son poste qu'en enseignant le grec.

On pourrait parler de M. Sunyach, le professeur d'histoire naturelle, qui accordait autant d'importance aux boîtes d'allumettes (type ménage) qu'on lui apportait, qu'aux insectes de sa collection qu'elles devaient contenir. Mais dans le domaine des sciences la mouvance des enseignants est plus grande. Serait-ce un symptôme du moindre intérêt porté aux sciences ? On pourrait le croire en remarquant que dans le palmarès les professeurs de lettres sont cités les premiers, que la classe de philo. passe avant celle de mathém., que l'ordre des prix est toujours : excellence, tableau d'honneur, grec, latin, composition française, langues, histoire, géographie, mathématiques, sciences naturelles...

Répétiteurs et surveillants qui mènent de front la fin de leurs études supérieures et une charge de surveillance bénéficient eux aussi d'une durée exceptionnelle puisque M. Ferrand qui terminera en 1968, comme surveillant général, est déjà répétiteur en 1931, que Castellani et Malaspina figurent au palmarès trois ans de suite et Fratani cinq ans. Avec Salini, Battini, Giovanni, on devine l'origine du recrutement qui me fait allègrement accepter qu'on accentue indûment mon nom pour bénéficier du préjugé favorable.

Tout ce qui est dit pour les enseignants est encore plus vrai pour les personnels de service, au point qu'en onze ans je n'ai vraiment connu qu'un concierge, M. Thome, qui ignorait l'inflation, vendait toujours 5 sous le "petit pain" de 10 heures et arrivait deux fois par jour dans la classe, avec l'assurance d'un inspecteur, pour relever le nom des absents. Les élèves étaient tellement habitués à ses faits et gestes que leurs oreilles exercées décelaient le moment où il décrochait la chaîne, en sorte que lorsqu'il faisait tinter la cloche marquant la fin des cours, tout le monde avait déjà commencé à replier ses affaires.

Pendant des décades, la cuisinière Marie a régné en maître devant ses fourneaux à charbon, préparant des menus hebdomadaires rigoureusement semblables. Il y avait le jour des pâtes trop cuites, celui des haricots blancs en sauce, les épinards aux crabes, la purée verte de pois cassés, l'heureux jour des frites. Marie participait au service, disposait les plats sur "les tables, amenait le "rab" et servait individuellement les plus petits en appuyant sa gorge redondante sur les épaules de chacun.

Aussi omniprésente que sa sœur, Catherine, l'éternelle femme de chambre, participait à ces repas en distribuant les morceaux de pain qu'elle tenait dans les pans de son ample tablier replié, en les lançant à ceux qui levaient la main et claquaient des doigts pour indiquer qu'ils en désiraient encore. Le malheur voulait qu'elle eût pour nom patronymique celui de Taurot. S'appeler Taurot à Arles ! Vous imaginez aussitôt l'élève à court de pain élevant les deux bras à la manière du "banderillero" et lançant chaque fois la même plaisanterie, "biou ! biou !" qui avivait le caractère réputé acerbe de notre brave porteuse de pain.

Dans ce milieu qui, à l'échelle d'une décennie, peut paraître immuable, les élèves progressent de classe en classe. Chaque année voit une classe d'âge disparaître après le bac et une nouvelle se constituer au bas du primaire. Mais, à l'intérieur du couloir, les jeunes se serrent les coudes, apprennent à se c o n n a î t r e , d e v i e n n e n t f a m i l i e r s . R e v e n o n s e n c o r e à n o s "palmarès" et prenons à titre d'exemple la classe de première en 1937 : nous comptons 14 élèves. Compte tenu de quelques individualités ayant redoublé ou sauté une classe, six d'entre eux figurent au palmarès de 1929 et connaissent donc depuis au moins neuf ans, les huit autres depuis six ans. Il en résulte, dans la pratique, une cohésion qui impose une marque indélébile, au point que, en 1983, c'est-à-dire 46 ans plus tard, la notion de camaraderie instinctive a subsisté malgré les orientations professionnelles différentes, la dispersion géographique, les avatars des vies familiales.

De notre classe de 14 élèves, seul l'un d'entre eux, Puitg, ne paraît avoir conservé aucun lien avec Arles. Champel, Landriot, Pinus, Guerri, ne l'ont jamais quittée. D'autres y sont revenus à l'âge de la retraite et c'est ainsi qu'on revoit Tomasi et qu'on entend parler de Richard, replié à Mouriès. Lorsque je rencontre Peyrade, dans sa villa estivale des Saintes, nous parlons d'Applanat qui s'est retiré à Marseille, d'Agnel qui est pasteur dans une ville du centre et nous pleurons sur le sort de Sellier, lui le véritable santain, qui envisage de finir ses jours à Dunkerque, "amoundaù sis li mountiho !". Faites halte à la cure de St. Cannat, vous y serez amicalement accueilli par le révérend Squélard, mais soyez prudent, en rendant visite à Picard, qu'il ne laisse pas tomber son patient en cours d'opération pour venir vous taper sur l'épaule. Faisons maintenant le compte : avec votre serviteur, nous arrivons bien au chiffre de 14.

Pareille vitalité du souvenir n'est certainement pas le résultat d'un système figé, mais plutôt d'un équilibre et d'une harmonie qui permettaient à l'élève de se consacrer tout entier à l'étude sans être préoccupé par la perspective de changements fréquents et brutaux, facilitant l'éclosion naturelle d'une confiance dans l'enseignement et d'une sympathie avec le milieu matériel et humain.

Cette ambiance favorable à la réflexion ne faisait d'ailleurs que souligner la réalité d'une évolution lente et tranquille dont nous étions les témoins conscients. En regardant, par exemple, vers un proche passé, nous écoutions en souriant les expressions vieillottes de nos aînés qui parlaient de "rhétorique" et "d'humanités" là où nous employions déjà les expressions de classe de première et de seconde. Rappelons, à contrario, un événement particulier qui constituait une ouverture indéniable sur l'avenir. Le professeur de physique, le si dévoué M. Pons, écoute la conversation de ses élèves de math-élem. qui commentent un film récent sur la bataille de l'or. "Non, intervient le prof., la transmutation du plomb en or n'est pas de la science fiction, ni la transposition d'un quelconque récit cabalistique, c'est une extrapolation d'une réalité que des savants, qui ont nom Curie ou Joliot, sont en train de révéler". Et de nous consacrer un cours, évidemment hors programme, à cette physique nucléaire naissante qui nous ébahit et nous fait entrevoir des lendemains changeants.

Marcel AUDEMA